

TOME I. — 1re ANNÉE

RECUEIL LITTÉRAIRE

Réligion. — Histoire. — Economie sociale.
Littérature. — Sciences.
Beaux-Arts. — Bulletin bibliographique.

3e LIVRAISON. — 25 JUILLET 1891.

François-Xavier Garneau.....	RODOLPHE BRUNET.
Dans le Silence du Soir.....	GREMAIN BEAULIEU.
Industrie du Chauffage.....	LEBLOND DE BLUMATH.
Encore Flammarion.....	ALFRED MARCHAND.
Vie de Jésus-Christ.....	R. P. DIDON.
UN AMOUR (roman).....	JEAN DE LORDE.

GRAVURE :

François-Xavier Garneau.

Directeur : PIERRE BEDARD

MONTREAL

Imprimerie Grenier, 3069 Rue Notre-Dame.

PRIX : 10 CENTINS.

RENSEIGNEMENTS

Le RECUEIL LITTÉRAIRE est bi-mensuel et paraît par livraisons de 24 pages, renfermant en outre un portrait et une splendide gravure de fantaisie.

Les prix de l'abonnement sont :

POUR LE CANADA

Un an.....\$2.00
Six mois.....\$1.00
Quatre mois.....70 cts

POUR L'ÉTRANGER

Un an.....12 frs
Six mois.....6 frs
Quatre mois.....4 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.

Notre revue n'est pas une spéculation. Si nous recevons du public un encouragement suffisant, nous augmenterons le nombre de pages sans augmenter le prix de la souscription.

Aucun travail ne sera admis s'il n'est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signataires des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention, dans le Bulletin Bibliographique du RECUEIL LITTÉRAIRE des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Une annonce dans une revue offre beaucoup d'avantages. Le journal aussitôt lu, se déchire ; une revue se prête, se garde, et devient ainsi un agent précieux de réclame.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à **M. PIERRE BÉDARD, 192 RUE SAINT-HUBERT, MONTREAL.** Téléphone Bell 6363. Boîte Poste 1436.

L. A. BERNARD, Pharmacien

Autrefois chez R. J. Devins.

Les communautés religieuses, les médecins et le public trouveront à sa pharmacie les différents produits chimiques et les préparations pharmaceutiques en général. Les ordonnances des médecins ne sont préparées que par des licenciés en pharmacie.

1882, RUE SAINTÉ-CATHERINE, 1882

DEPOT DE SANGUES POUR LA PROVINCE

JOSEPH LAMOUREUX

MARCHAND TAILLEUR

No 1601 RUE SAINTÉ-CATHERINE

W. LAMOUREUX, MARCHAND DE CHAUSSURES

1599 RUE SAINTÉ-CATHERINE

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

— BUREAU —

1582 Rue Notre-Dame

MONTREAL.

Residence : 109 rue Saint-Hubert.

EDMOND HARDY

ÉDITEUR ET IMPORTATEUR DE MUSIQUE

FOURNISSEUR - DES - PENSIONNATS - CATHOLIQUES

Musique pour tous les instruments

Seul agent pour les célèbres instruments de Fanfare et d'Harmonie de la
Maison C. MAHILLON de Londres et Bruxelles

1615 Rue Notre-Dame, Montreal

J. ALCIDE CHAUSSE, Architecte

No 1541 Rue Sainte-Catherine, Montréal

Téléphone Bell 6930

LE REMEDE DU
PERE MATHIEU



Truudel & Demers
1811 Rue Notre-Dame, Montreal

L'ANTIDOTE DE L'ALCOOL ENFIN TROUVE!

ENCORE UNE DECOUVERTE!

LE REMEDE DU PERE MATHIEU

guérit radicalement et promptement l'intempérance et détruit tout désir des liqueurs alcooliques. Le lendemain d'une fête ou de tout abus des liqueurs enivrantes, une seule cuillerée à thé fera disparaître entièrement la dépression mentale et physique. C'est aussi un remède certain pour toute Fièvre, Dyspepsie, Torpeur du Foie, ayant une cause autre que l'intempérance.
Vendu par les Pharmaciens, \$1.00 la dose.

S. LACHANCE, seul propriétaire,
1538 et 1540 Rue Ste-Catherine, Montreal.

EMILE DEMERS

TRUDEL & DEMERS

— LIBRAIRES —

Papeterie, Livres Blancs, Livres d'Ecole, Fournitures d'Ecole, Papier de Fantaisie, Articles de Bureau, Blancs d'Avocat, IMPRESSION ET RELIURE.

1611 Rue Notre-Dame, Montreal

TELEPHONE BELL 9014.

EMILE TRUDEL

ETABLI EN 1867

L. C. de TONNANCOUR

MARCHAND TAILLEUR

8 RUE SAINT-LAMBERT, MONTREAL

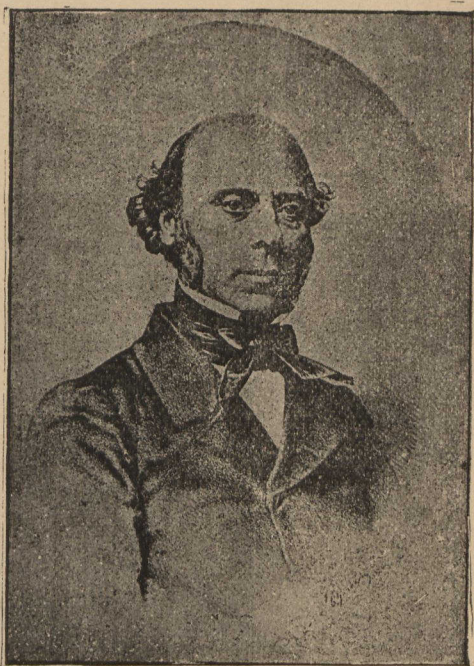
Toujours en Magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de patrons les plus nouveaux.

FERRONNERIE

POUR BATISSES, COUPELLERIE, OUTILS DE MENUISIERS
SCULPTEURS, MAÇONS, BRIQUETIERS

Ainsi que l'assortiment le plus complet et le plus nouveau de FOURNITURES
DE MAISON chez

L. J. A. Surveyer, 6 Rue St-Laurent



FRANÇOIS-XAVIER GARNEAU

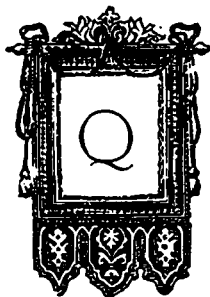
FRANCOIS-XAVIER GARNEAU

..... Garneau, salut ! Salut à ta mémoire,
 Fidèle historien de toute cette gloire !
 Poète enthousiaste et modeste érudit,
 Au-dessus de ce cadre immense et poétique,
 Ainsi qu'un médaillon antique
 Ton mâle profil respendit !

Tu chantes nos exploits ; nos héros tu les comptes,
 Avec quel sentiment d'orgueil tu nous racontes
 Le passé de ce peuple héroïque et chrétien !
 Mais, parmi les grands noms exhumés par ta plume,
 Il en manque un dans ton volume,
 Et ce nom, Garneau, c'est le tien !

Eh bien, nous l'y mettrons, nous, tes humbles disciples !
 Ton génie a tressé des couronnes multiples
 Pour tous nos Marius et pour tous nos Catons :
 Nous voulons, — droit sacré, dettes nationales ! —
 Que ton nom vive en nos annales,
 Et brille sur tous nos frontons !

LOUIS FRÉCHETTE.



QUAND sonna l'heure mémorable de la revendication des droits de la nationalité canadienne-française, au jour où l'on entendit le bruit du tocsin d'alarme de nos libertés les plus sacrées, l'immortel François-Xavier Garneau avait alors vingt-huit ans.

Le soleil du 15 juin 1809 ne se coucha qu'après avoir donné au Canada un soleil littéraire dont les rayons devaient, pour notre peuple, braver les siècles.

L'historien national naquit à Québec, dans la vieille cité remplie de souvenirs historiques et héroïques !

La gloire n'a point de tombeau ; et il est des noms qui se gravent en caractères indélébiles dans la mémoire d'une nation.

Celui dont le nom impérissable restera gravé dans le cœur de tout Canadien-Français, F.-X. Garneau, dit dans son *Histoire du Canada* :

« Il y a des noms auxquels, dans un moment de deuil, il est défendu de rien ajouter, parcequ'ils sont toute une histoire. »

Ces paroles profondément vraies semblent avoir été écrites pour celui-là même qui les a tracées de sa noble plume.

Nous n'entreprendrons pas aujourd'hui de faire une biographie complète de l'historien national.

D'ailleurs, une voix plus autorisée a déjà parlé, M. P. J. O. Chauveau a écrit, en 1883, une très forte étude biographique sur ce sujet intéressant.

Nous nous bornerons donc à ajouter quelques lignes sur l'auteur de l'*Histoire du Canada*.

Lorsque M. F. X. Garneau entreprit le vaste projet de doter son pays d'un monument aussi impérissable que glorieux, on était encore à cette époque critique où l'Angleterre semblait vouloir asservir le Canada sous les lois les plus tyranniques.

Il put donc juger, avec connaissance de cause, cette fameuse revendication de nos droits qui nous a valu la liberté actuelle.

Puis il continua son épopée nationale, et fut témoin de toutes nos luttes d'un passé *inouvable* !

Cependant, la plupart des patriotes de 1837, survivants d'une phalange héroïque luttèrent et luttèrent encore, avec acharnement dans l'arène parlementaire, afin d'obtenir cette liberté pour laquelle ils avaient voulu verser leur sang.

Et Garneau, admirable observateur, contemplant tous ces hommes et tous ces faits qu'il devait faire revivre, en les burinant, dans les annales de la Patrie.

Partout, dans toutes les pages remarquables de son *Histoire du Canada*, nous reconnaissons l'éloquence patriotique de l'historien philosophe.

On a blâmé Garneau d'avoir critiqué certains calomnieux !

Donc celui qui, rempli de haine, calomnie son prochain, alors qu'il est revêtu de la soutane est moins coupable et mérite même notre respect ?

Non, non, une religion divine ne peut commander une telle chose et la sagesse humaine ne peut se faire à une semblable injustice.

Il nous semble que ces lâchetés venant d'un prêtre sont plus graves, parcequ'elles partent d'un homme qui prostitue son devoir qui est d'éclairer et de conduire le peuple dans le chemin de la vertu.

Cet homme alors doublement responsable, est doublement coupable.

D'ailleurs, M. F.-X. Garneau a louangé comme ils méritaient de l'être les martyrs du même ordre qui ont versé leur sang pour leur Dieu.

Il est évident que l'écrivain national s'est montré religieux comme un chrétien convaincu et impartial comme un historien véridique.

Aucun esprit de parti n'entache les pages immortelles de l'*Histoire du Canada*.

A part cette œuvre gigantesque, M. F.-X. Garneau a aussi écrit des Lettres de voyages, ainsi que plusieurs poésies lyriques et patriotiques. Cependant, c'est l'*Histoire du Canada*, monument qu'il a élevé à la gloire de sa patrie, qui survivra aux ans, incrusté qu'il est de souvenirs immortels.

Oui, disons avec le poète :

“ Tout ce que le ciel peut bénir,
Toute idée, humaine ou divine,
Qui prend le passé pour racine
A pour feuillage l'avenir. ”

L'édifice littéraire de François-Xavier Garneau restera pour raconter notre héroïque passé et pour servir de phare aux destinées du peuple canadien-français.

RODOLPHE BRUNET.



DANS LE SILENCE DU SOIR

Pourquoi ces voix mélodieuses
Qui frappent mon esprit rêveur ?
Pourquoi ces clartés radieuses,
Ces images délicieuses
Et ces accents pleins de saveur ?...

Pourquoi me semble-t-il entendre
Les chocs de la mer sur ses bords
Mêlés au ramage si tendre
De l'oiseau dont la voix engendre
De suaves et doux accords ?...

Au fond de ma sombre retraite
Rien ne frappe pourtant mes yeux
Et ma pauvre âme n'est distraite
Par aucune bouche discrète
Qui me fasse rêver des cieux.

Archange de la poésie,
Est-ce toi qui viens m'animer
De ta divine frénésie ?
Ou ta main est-elle choisie
Pour me toucher et m'enflammer ?

Si l'Éternel ainsi l'ordonne,
Frappe, je bénirai tes coups ;
Que ta main sainte me moissonne
Comme une feuille au jour d'automne,
J'attendrai la mort à genoux.

Enfants des douleurs maternelle
Victime de l'adversité,
J'aimerais posséder deux ailes
Pour fuir, comme les hirondelles,
Dans mon vol, vers l'Éternité.

La vie ?... Ah ! qu'est-ce que la vie !
Une heure que l'on croit un jour,
Que tourmente la noire envie
Et qui soudain nous est ravie
Pour disparaître sans retour.

Mon existence fugitive
Compte de moins dix-neuf printemps ;
Un feu mortel en moi s'active
Et jette une note plaintive
Qui va se perdre dans le temps.

Non ; comme cet oiseau qui passe
Et cette fleur qui se ternit
Et ce nuage qui s'efface,
Ainsi sans laisser plus de trace
J'entre dans l'éternelle nuit.

Adieu vous tous à qui mon âme
S'était attachée autrefois !
Elle a vu dans un triste drame
S'éteindre sa dernière flamme
Les derniers soupirs de sa voix.

Et je meurs !... déjà de la tombe
Je sens le froid saisir mon cœur ;
Sous le poids des maux je succombe
Et sans force aucune je tombe
Dans le gouffre amer du malheur.

Je n'ai pas eu dans mon enfance
D'une mère les doux baisers :
La mort a mis une distance
Entre nous deux et le silence
Assombrit toujours mes pensers.

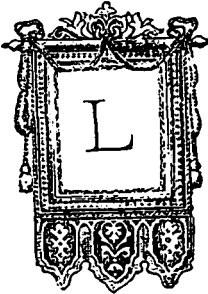
Franchir cette distance amère :
C'est ce que je demande à Dieu.
Qu'importe une vie éphémère ?...
Pour aller rejoindre ma mère
Je veux au monde dire adieu.

GERMAIN BEAULIEU.

INDUSTRIE DU CHAUFFAGE

(suite et fin)

36. — CHAUFFAGE PAR CIRCULATION D'EAU CHAUDE



L'ORIGINE des calorifères à circulation d'eau chaude est fort ancienne, car ils étaient connus des Romains, mais de nos jours c'est seulement en 1777 que ce système fut appliqué par l'architecte Bonnemain dans un château du Pecq, près de Saint-Germain-en-Laye ; son appareil fut construit avec une telle perfection qu'il a pu fonctionner pendant plus de 60 ans sans éprouver aucun dérangement. Il l'avait imaginé dans le but de chauffer des couvoirs artificiels : on nomme ainsi des appareils qui servent à faire éclore les œufs des oiseaux et des reptiles grâce à une chaleur artificielle graduée d'une manière convenable. Ils furent employés de tout temps par les Egyptiens, les Japonais et surtout les Chinois, qui s'en servent encore aujourd'hui. L'éclosion artificielle des œufs fut tentée au XV^e siècle par quelques peuples de l'Europe ; elle réussit assez bien, mais ne fut considérée que comme un passe-temps agréable. Plus tard, Bonnemain réussit à l'aide de son invention de chauffage par circulation d'eau chaude, à fonder une véritable fabrique de poulets, et contribua à l'approvisionnement de Paris. L'Angleterre et les Etats-Unis fondèrent des établissements semblables, mais les abandonnèrent bientôt à cause des frais considérables nécessités par la nourriture des poussins. Il est cependant admis aujourd'hui que cette entreprise, appliquée dans des limites restreintes, peut donner de bons résultats.

Le premier qui songea à utiliser la circulation de l'eau chaude pour le chauffage des habitations fut le marquis de Chabannes ; en 1820, il introduisit ces appareils dans quelques maisons particulières et plusieurs établissements publics de Paris. Ce système passa en Angleterre cinq ans après, s'y répandit très-vite, et y reçut quelques améliorations de détail. Il est basé sur un principe fort simple : quand on chauffe des liquides par leur partie inférieure, il s'établit des courants ascendants et descendants qui produisent l'échauffement ; un courant d'eau chaude

monte dans l'axe du vase, et des courants d'eau froide descendent le long des parois, ce qui s'explique par la dilatation des couches inférieures qui deviennent moins denses, s'élèvent et sont remplacées par les couches supérieures plus froides, et par suite plus denses. Ces courants deviennent faciles à remarquer si l'on répand dans l'eau de la sciure de bois qui monte et descend avec eux ; ces mouvements répartissent promptement la chaleur dans la masse, et persistent jusqu'à ce que toutes les couches liquides se trouvent à la même température. Enfin ils se reproduisent, mais en sens inverse, pendant le refroidissement.

Les appareils de chauffage par circulation d'eau chaude sont construits de la manière suivante ; dans la cave de l'édifice, au-dessus d'un foyer, est placée une chaudière pleine d'eau qui, par un tuyau vertical, est mise en communication avec un réservoir plein d'eau établi généralement dans les combles ; de la partie inférieure du réservoir élevé partent autant de tubes qu'il y a d'étages à chauffer. Chacun de ces tubes, après avoir parcouru son étage, arrive dans le haut d'une caisse pleine d'eau ; un autre tube, partant du bas de cette caisse, débouche dans un récipient semblable, qui lui-même communique, par un dernier tube, avec le bas de la chaudière. Un des grands avantages de ces calorifères, c'est que, s'il faut beaucoup de temps pour échauffer toute l'eau contenue dans les appareils, il faut par contre aussi un temps fort long pour que l'eau se refroidisse ; on peut aussi, si on le désire, ne chauffer que très peu les appartements ; enfin ils ont, sur les calorifères à air chaud, le grand avantage de ne point altérer la pureté de l'air respiré. Les poêles à eau chaude étaient autrefois construits en fonte, par mesure d'économie ; mais, par suite du peu de résistance de ce métal, que le moindre choc peut briser, il arriva un accident déplorable, en 1858, dans l'église Saint-Sulpice, à Paris ; un poêle de fonte se brisa, et un terrible flot d'eau bouillante, mêlée de vapeurs d'eau s'en élança. Un grand nombre de personnes furent grièvement brûlées ; quelques-unes même succombèrent aux suites de leurs brûlures. Depuis lors, on construisit ces poêles en tôle.

40. — CHAUFFAGE PAR LA VAPEUR

Dans ce système, une chaudière, appelée générateur est en partie remplie d'eau qu'on chauffe jusqu'à l'ébullition ; la vapeur produite est amenée par des tuyaux dans les différentes pièces de l'édifice ; mais cette vapeur ne donne pas de chaleur par elle-même, elle restitue seulement le calorique qu'elle a reçu en se formant. En circulant dans les

tuyaux, la vapeur s'y condense (c'est-à-dire se resserre dans un moindre espace), et leur cède son calorique de vaporisation, ce qui signifie le calorique qu'elle avait pris pour se charger de liquide qu'elle était primitivement en vapeur d'eau. A leur tour les tuyaux transmettent ce calorique, d'un côté à l'air environnant, par contact, d'un autre côté aux objets par rayonnement à distance. Ce mode de chauffage a été mis en pratique pour la première fois en 1783 par le célèbre mécanicien anglais James Watt, qui perfectionna les machines à vapeur. Peu employé dans le chauffage domestique, parce qu'il ne donne qu'une chaleur intermittente, il est d'un usage général dans l'industrie où l'on a plusieurs cuves à chauffer à la fois, par le moyen d'une seule chaudière.

50. — CHAUFFAGE AU GAZ

C'est à un Français, Philippe Lebon, qu'est due la pensée de faire servir le gaz hydrogène carboné à l'éclairage des maisons et des cités ; c'est à lui aussi qu'est venue l'idée d'appliquer ce même gaz au chauffage ; une mort mystérieuse l'arracha en 1804 à ses recherches, il périt victime d'un assassinat dont la cause et les auteurs sont toujours restés inconnus. La question n'a pu être cependant considérée comme résolue qu'environ quarante ans après, car il fallait trouver le moyen de dégager le gaz de l'odeur repoussante qu'il exhale, et que Lebon n'avait pu arriver à supprimer.

Depuis 1851, on applique le gaz d'éclairage à une foule d'usages domestiques ; à la cuisson des aliments, à la torréfaction du café, au chauffage des fers à repasser, aux analyses des laboratoires de chimie, au chauffage des appartements, etc., en un mot on se sert du gaz avantageusement quand on ne l'emploie que d'une manière intermittente, sinon son usage devient fort dispendieux, surtout dans certains pays ou dans certaines villes : à Paris, par exemple, où le gaz revient à 6 cents environ par verge cube. C'est donc un avantage de s'en servir pour les fourneaux des chimistes, des pharmaciens, des coiffeurs, pour la cuisine même, mais s'il fallait chauffer une vaste salle durant plusieurs heures l'emploi du bois ou du charbon serait moins coûteux.

La forme et les dimensions des appareils à gaz employés dans l'économie domestique sont variés à l'infini, mais dans tous, les orifices sont nombreux et petits, afin que, le gaz soit tamisé, et qu'il puisse être mélangé avec une quantité d'air nécessaire à une parfaite combustion. On a inventé pour la cuisine au gaz des fours à cuire la pâtisserie, des foyers pour le pot-au-feu, des rôtissoires, des grillades à côtelettes, des chauffe-

assiettes, des réchauds pour les ragoûts, etc. ; pour le chauffage des appartements les poêles à gaz, appelés aussi poêles de Berlin, dont le foyer consiste en un faisceau de petits becs d'où sort la flamme et qui sortent d'un tuyau en forme d'anneau ; la chaleur se répand ensuite dans des circuits disposés pour l'échauffement de l'air ; pour le chauffage encore, les cheminées à gaz, dans lesquelles des bûches de fonte, imitant le bois répandent la chaleur par des petits trous qui donnent passage au gaz.

Enfin le chalumeau aérydrique, inventé par un chimiste français M. DesCassayns de Richemont, est d'un usage constant dans les grands ateliers où l'on travaille les métaux ; on s'en sert encore pour la brasure du cuivre, pour la soudure du fer blanc et du zinc, et pour la soudure autogène du plomb, c'est-à-dire sans alliage d'étain. Dans cet appareil fort simple, un courant de gaz et un autre courant d'air fourni par une soufflerie sont amenés par deux tubes de caoutchouc dans un tube de cuivre où ils se réunissent, et à l'extrémité duquel le mélange brûle en donnant une flamme très ardente, très longue et très mobile, de sorte qu'on peut l'appliquer sur place et dans toutes les positions.

Le chalumeau oxyhydrique de MM. Sainte-Claire-Deville et Debray est construit sur le même modèle, avec de légères modifications ; mais au lieu d'air et de gaz d'éclairage, les tubes conduisent du gaz oxygène et du gaz hydrogène qui, combinés ensemble, produisent une chaleur si intense, qu'elle fait fondre les métaux les plus durs.

60. — CHAUFFAGES DIVERS

La nature, dont la richesse est inépuisable, contribue au chauffage de l'habitation humaine, non-seulement par le bois et le charbon qu'elle nous fournit en abondance, mais encore par les eaux thermales ; on nomme ainsi des eaux minérales qui viennent sourdre à la surface de la terre avec une température plus élevée que celle des sources ordinaires ; elles tiennent en dissolution beaucoup de silice, sorte de sable blanc qu'on emploie dans la fabrication du verre, des poteries, des pierres précieuses artificielles. Les eaux thermales, qui jouissent de propriétés médicales particulières, semblent devoir leur haute température à la grande profondeur d'où elles proviennent, et elles sont d'autant plus chaudes qu'elles jaillissent de lieux plus bas ; généralement leur température augmente d'environ un degré centigrade par 30 ou 32 verges de profondeur. L'eau de l'abattoir de Grenelle à Paris, qui est à la température de x 20 centigrades, est amenée par un puits de 598 verges de profondeur ; le

puits de Passy se trouve à peu près dans les mêmes conditions ; celui de Rochefort, creusé à une profondeur de 891 verges, a donné durant quelques jours de l'eau à x 420. Ces eaux sont très communes dans les régions volcaniques, particulièrement en Auvergne, dans le Vivarais, sur les bords du Rhin, dans les Pyrénées, aux environs du Vésuve, etc. Mais les sources d'eau chaude les plus curieuses sont celles de l'Islande, appelées *geysers*, dont le jet s'élève parfois à plus de 50 verges au-dessus de la surface du sol, et dont la température est supérieure à 100°, c'est-à-dire à celle de l'eau bouillante, et les plus utiles sont celles du bourg de Chaudes-Aigues, dans la province française de l'Auvergne ; des conduits de bois ou de poterie amènent l'eau de la source jusque dans le village, et la répartissent entre les habitants ; elle passe sous le carelage des chambres et l'échauffe lentement ; la chaleur ainsi produite se conserve fort longtemps. On utilise les eaux des puits artésiens pour le chauffage des serres, des bains, et quelquefois des édifices.

Quelques savants ont aussi cherché à utiliser pour le chauffage la chaleur produite par le frottement de deux corps. Tout le monde sait en effet que, en frottant vivement un bâtonnet de bois bien sec contre un morceau de bois sec, on peut produire du feu ; c'est pour cette raison que les essieux des voitures et des waggons ou les tourillons des machines s'échauffent quand on oublie de les graisser, et qu'il est arrivé parfois des accidents sur les lignes de chemins de fer.

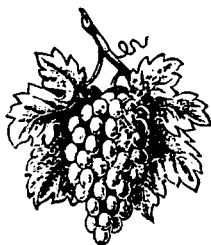
Les essais tentés dans ce sens n'ont pu aboutir jusqu'à ce jour, car on a constaté qu'il y aurait plus d'économie à employer comme combustible le bois ou le charbon nécessaires pour mettre en mouvement les appareils donnant la chaleur par frottement. Rumford, qui le premier songea à ce mode de chauffage, faisait atteler un cheval à sa machine ; le physicien suisse Pictet, qui le suivit dans cette voie, remplaça la force du cheval par celle du vent ou d'une chute d'eau ; plus tard, aux États-Unis, où l'on reprit cette idée, on chauffa des poêles et des cheminées par des meules de fonte qui tournaient pressées l'une contre l'autre, mais les meules s'usaient si vite, qu'on abandonna ce procédé. Enfin, de nos jours, MM. Mayer et Beaumont construisirent leur machine *thermogène*, qui serait pratique dans les lieux où le combustible est fort dispendieux, et la force motrice abondante et peu coûteuse. Elle consiste en une chaudière remplie d'eau et traversée par un cylindre de fonte, dans lequel tourne un cône de bois frottant contre les parois avec une vitesse de 4000 tours par minute ; l'eau se met à bouillir dans l'espace de quelques heures seulement.

Aujourd'hui, les effets des savants qui s'occupent du chauffage des

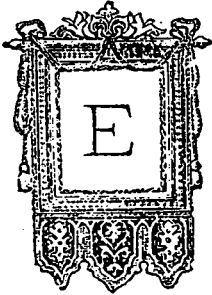
machines à vapeur se tournent sur tout vers l'emploi du pétrole. Outre que ce liquide brûle complètement sans dégager de fumée, et sans laisser de cendres, il a cet avantage d'être très abondant dans la nature ; on le trouve sur les bords de la mer Caspienne, dans les environs de Parme, dans les Apennins, en France, au Canada ; on l'exploite sur une très grande échelle aux Etats-Unis, et spécialement en Pennsylvanie. Espérons que ces tentatives finiront par être couronnées de succès ; il en résulterait une révolution véritable dans la navigation, car les vaisseaux demanderaient pour l'alimentation de leurs machines à vapeur pendant une traversée une provision de pétrole moitié moindre que celle de la houille qu'ils emportent actuellement, et ils pourraient par suite transporter une plus grande quantité de marchandises.

En finissant, laissez-moi vous remercier, Messieurs, de l'attention que vous avez bien voulu me prêter, et vous inviter à vous trouver en aussi grand nombre à la prochaine conférence que j'aurai le plaisir de faire devant vous.

A. LEBLOND DE BRUMATH.



ENCORE FLAMMARION



En publiant ma critique de la fameuse biographie de Camille Flammarion, j'étais loin de supposer que M. Geo. Avila Marsan reconnaîtrait aussi facilement la justesse de mes observations sur les mérites littéraires de son œuvre. Je croyais, au contraire, que ce biographe, après avoir eu l'audace d'afficher sa prose dans des colonnes illustrées par de fines plumes, relèverait la tête sous les coups et défendrait vaillamment son style.

Je me trompais.

Les écrivailleurs de l'espèce Marsan ont pour but suprême de faire imprimer leurs élucubrations, quitte à recevoir avec une admirable résignation les soufflets les plus sanglants.

Franchement, je ne sais rien de plus pitoyable !

Néanmoins, si M. Marsan n'a pas le courage de défendre sa prose, il ne se croit pas moins de taille à attaquer. Quelque personnelle que soit l'attaque, je ne m'en plains pas, car je serai plus à l'aise pour remettre ce galopin à la raison.

Je ne m'attarderai pas à discuter avec lui sur les principes de l'honneur, ce serait peine perdue, il n'en continuerait pas moins à les rejeter.

“ L'honneur est comme une île escarpée et sans bords
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors. ”

D'ailleurs il importe peu que le public sache que M. Geo. Avila Marsan soit un triste sire. Ceux qui le connaissent l'ont jugé : le châtiement est assez grand.

Occupons-nous de son petit article de mardi qui n'est pas dénué de tout intérêt. Si Dieu lui prête vie, le jeune Marsan sera d'une assez jolie force à la polémique. Il sait déjà faire partager ses tristes opinions à un adversaire d'une manière fort ingénieuse. « M. Marchand, dit-il, ne se rappelle peut-être pas *qu'il* a déjà fait l'éloge de ce dernier (Flammarion) ayant déclaré *que* « Flammarion était son auteur favori » et *qu'il* le préférerait à Veuillot, de Maistre, Heilo, *dont* il était un jour question en sa présence.

Ces paroles donnent *de suite* la mesure de sa bonne foi et de sa sincérité. »

Diable ! Diable !! Je serais devenu certain jour l'admirateur de l'illustre disciple de Darwin, Camille Flammarion... ma foi, je ne me le rappelle pas.

Toutefois, si M. Marsan n'a pas rêvé les paroles qu'il m'attribue, je pourrais à la rigueur m'expliquer ma funeste et regrettable erreur... Chose certaine, le système Darwin me paraît beaucoup moins clair depuis que je n'ai pas l'avantage de jouir de la présence du biographe. Pourquoi ?... mystère.

Ce pauvre M. Marsan joue évidemment de malheur. Pour ne pas blesser son petit amour-propre, j'avais eu la générosité de ne pas divulguer certains détails assez intéressants concernant sa biographie de Flammarion, car je voulais, non l'humiliation du pécheur, mais sa conversion. Certes, si le jeune homme eut connu tout le prix de son silence il n'eut pas écrit ces malheureuses phrases : « M. Marchand est venu s'offrir pour rédiger la biographie de celui qu'il dénonce comme « panthéiste, » mais à la condition qu'on lui livrât le travail déjà fait par le jeune Marsan. S'il m'est permis de taxer cette conduite, je dis que c'est de la filouterie littéraire. »

Eh bien, voici la vérité pure et simple.

Le *Monde Illustré*, soucieux de sa bonne réputation, ne sachant s'il devait publier le *travail* de M. Geo. Avila Marsan, un des rédacteurs de cette feuille m'a demandé si je me chargerais de rédiger une biographie de Flammarion. N'y voyant pas d'objection, j'acceptai sur le champ. Cependant pour ne pas décourager le jeune Marsan, sans doute il fut résolu de toucher et de retoucher son *travail*, et de le livrer à la publicité. Ce qui fut fait et l'on sait avec quel succès.

Mais ce qui me surpasse, c'est d'entendre M. Marsan, m'accuser d'avoir voulu lui dérober son œuvre. Je ne suis pas orgueilleux biographe et pourtant, j'aurais eu honte de couvrir de mon nom de semblables hailons littéraires.

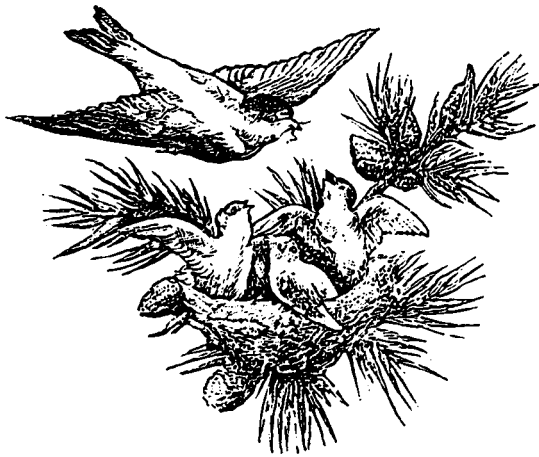
M. Marsan peut donc se consoler, sa biographie de Flammarion n'a couru d'autre danger que celui d'être jeté au panier.

Je suis réellement chagrin de faire tomber la douce joie qui a inondé le cœur de notre biographe lorsqu'on lui a fait remarquer une faute de style dans ma critique. Mais, si sensible que je sois à son petit bonheur je ne puis toutefois lui laisser la faculté de se réjouir au dépens de la vérité.

Ainsi M. Marsan, relisez avec attention et méditez la phrase que vous avez critiqué ; la voici telle que la contient mon manuscrit : « Jeune homme, croyez-m'en, laissez la poussière s'amonceler sur des volumes ennemis jurés de votre religion et reprenez au plutôt votre petit catéchisme de Québec, vous y retrouverez de salutaires leçons et ces suaves élans de foi qui naguère ont bercé si tendrement votre âme enfantine. »

Et nunc gentes erudimini.

ALFRED MARCHAND.

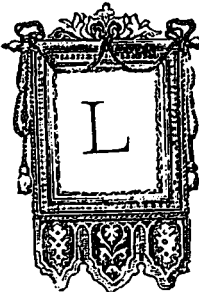


VIE DE JESUS-CHRIST

PAR LE R. P. DIDON

(suite)

VI



L'INDISSOLUBLE harmonie entre les quatre Evangiles a toujours été reconnue, en dépit de leurs différences, dès la plus haute antiquité. Elle est de tradition universelle dans l'Eglise. Chacun de ces livres contenant la parole même de Dieu, il était impossible d'admettre entre eux un désaccord. La parole de Dieu ne peut être en contradiction avec elle-même. Aussi, dès le milieu du second siècle, des concordances, des *diatessaron*, comme on les nommait, furent publiés pour ramener à l'unité les quatre récits inspirés. Cette unité *à priori* est justifiée par l'étude critique, par une comparaison attentive des documents. Non seulement les trois premiers Evangiles, qu'on a nommés *synoptiques* à cause de la similitude manifeste de leur plan, concordent entre eux, mais ils s'harmonisent avec le quatrième, malgré de profondes divergences apparentes.

Le premier coup d'œil jeté sur ce dernier ouvrage montre, en effet, qu'il ne rappelle en rien ses devanciers. Les faits, le cadre géographique et chronologique, les discours, tout diffère. Certains critiques se sont empressés de conclure de ces différences à une contradiction, et ils ont formulé ce dilemme : Si les synoptiques sont exacts dans la façon de retracer la vie de Jésus, saint Jean nous a donné une histoire fantaisiste, et si les discours rapportés par les trois premiers Evangiles sont les vrais discours de Jésus, ceux de saint Jean sont une composition artificielle ; et inversement, si le quatrième Evangile est véridique dans ses récits et ses discours, les trois premiers ne peuvent l'être.

Non seulement les différences réelles, évidentes, que nous devons constater entre les Evangiles synoptiques et le quatrième, n'autorisent pas à conclure à une opposition irréductible, mais elles démontrent plutôt l'har-

monie indissoluble des quatre documents. Saint Jean ne contredit pas ses devanciers, il les complète et les explique, au point de vue du cadre géographique et chronologique de la vie du Maître, des faits qui forment la trame de cette vie et des discours qui résument son enseignement.

Les trois premiers Évangiles n'ont donné pour théâtre à l'apostolat de Jésus que la Galilée et Jérusalem ; le récit de saint Jean prouve qu'avant d'annoncer en Galilée le Royaume de Dieu, Jésus, pendant une année entière, prêcha en Judée, et se révéla solennellement à la métropole par l'expulsion des vendeurs du Temple. Les synoptiques ne parlent expressément que du dernier voyage de Jésus à Jérusalem pour la Pâque ou il devait mourir ; saint Jean mentionne tous ses divers voyages à la ville sainte, sa retraite en Pérée, au delà du Jourdain et à Ephrem, sur les confins du désert. Les synoptiques ne commencent le récit de la vie publique qu'à l'époque de l'emprisonnement de Jean-Baptiste ; le quatrième Évangile la fait commencer avec le baptême de Jésus et détermine sa durée totale par les trois Pâques qu'il mentionne. Les synoptiques ne nous donnent aucun point de repère pour le classement chronologique des faits de la vie publique ; saint Jean les signale avec une précision extrême par les divers voyages de Jésus à Jérusalem, aux grandes fêtes juives. Les synoptiques, n'ayant pas raconté les divers séjours du Maître à la métropole, n'ont pu nous instruire de ce qu'il y a fait, ni des enseignements solennels qu'il y a donnés ; mais saint Jean nous les rapporte avec une grande richesse de détails.

Tous ces renseignements précieux, on le voit, ne contredisent en rien les synoptiques, ils comblent leurs lacunes, et ils ont de plus le mérite d'expliquer leur récit. Impossible sans eux de reconstituer le drame émouvant de la vie de Jésus, de comprendre son mode particulier d'enseigner et d'instruire. Les grandes luttes, les enseignements les plus sublimes, ont dû avoir la métropole juive pour théâtre et les autorités nationales pour témoins. C'est là que devait se terminer la carrière du Messie, là qu'il devait se produire avec un éclat souverain. La Galilée, pour Jésus, n'a été qu'un lieu relativement tranquille où, loin du foyer de haine qui, depuis le premier jour, le menaçait, il a pu évangéliser le Royaume de Dieu aux pécheurs et aux humbles, former ses disciples et asseoir les bases de son œuvre dans les consciences fidèles destinées à la répandre. Mais s'il est returé en Galilée, comme le disent les synoptiques, Jean seul nous donne le motif historique de cette retraite.

(à suivre)

UN AMOUR

— PAR —

JEAN DE LORDE

UN AMOUR

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE IER

EDGARD DE MONDORY

Un matin du mois de juillet de l'année 1888, la vallée du Saint-Laurent s'éveilla toute joyeuse ; le soleil reparaissait soudain après une longue absence. Les oiseaux quittèrent aussitôt leurs nids pour se raconter les uns aux autres la bonne nouvelle.

Tout parût prendre une vie nouvelle, quand le soleil salua la terre, sa vieille amie, de son baiser de feu. Les larmes de l'aurore arrêtées sur la pointe des herbes se mirent à scintiller comme des diamants sur le manteau d'émeraude qui couvrait la campagne et tapissait les collines, ainsi que les fonds des vallons.

Les majestueux sapins prirent un air moins sévère, et, là-haut, tout là-haut, sur le vert plateau qui domine des rochers à pic et d'affreux précipices, les rustiques fleurettes que le souffle glacé des sommets faisait frissonner, se redressèrent ouvrant leurs corolles toutes grandes, afin de recevoir, elles aussi, les caresses de la lumière et de la douce chaleur.

En bas, la ville, tout à l'heure triste et silencieuse, s'éveilla aussi, et ses coquettes maisons aux volets verts prirent un air de fête. Et tandis que la lumière se jouait sur le zinc des toitures et des dômes, les habitants s'éveillaient peu-à-peu, de même que toute la nature.

Il était sept heures du matin. Une voix claire, vibrante se fit entendre :

— Antoine !

— Monsieur ?

— Tu prépareras ma valise pour ce soir, ne l'oublie pas.

— Monsieur va en voyage ?

— Oui ; je serai absent un mois, six semaines... peut-être davantage.

Cela ne te regarde pas, du reste. Tu m'enverras mes lettres au château de Basseville.

— Chez madame la baronne, là-bas, au fond de la province ?

— Oui, tout au fond de la province... Et mes journaux, n'oubliez pas surtout mes journaux.

— Monsieur n'a pas d'autres ordres à me donner ?

— Non, c'est tout.

Après avoir adressé à son valet de chambre les recommandations qu'on vient de lire, Edgard de Mondory demanda son coupé, se fit conduire chez un de ses amis qui l'avait invité à dîner, et ne rentra chez lui que pour prendre ses bagages.

Quelques minutes avant cinq heures, sa voiture montait la rampe de la gare Windsor, et, un quart d'heure après, le jeune homme était confortablement installé dans un wagon-salon, où il se trouvait seul.

Le château de Madame la baronne de Varennes, où M. de Mondory se rendait est situé dans le comté de Charlevoix, à côté de Saint-Etienne de Tadoussac, village de la province de Québec.

Le train se mit en marche.

Edgard, après avoir jeté un coup d'œil distrait du côté de la campagne, alors admirablement belle, prit un journal au hasard, parmi les sept ou huit feuilles de toutes nuances qu'il avait à côté de lui, le parcourut rapidement, et passa aussitôt à un autre.

Il *exptédia* ainsi les huit journaux en moins d'une demi-heure, juste le temps de fumer un cigare... s'il avait été fumeur.

La nuit s'approchait rapidement. Edgard mit la tête dans l'encadrement d'une des fenêtres du wagon qu'il occupait et se prit à rêver.

A quoi pouvait rêver notre héros à ce moment-là ? Il serait fort difficile de le dire, assurément ?

Pendant que le train file à toute vitesse, disons quelques mots de notre voyageur.

Edgard était né en 1860, de parents d'origine française. De bonne heure, il était resté orphelin. Très haut de stature avec de larges épaules sur lesquelles reposait une tête très agréable à l'œil, il apparaissait doux et tranquille et comme se reposant sur une base immuable et des muscles d'airain.

Moins brun qu'il ne paraissait à distance, il portait les cheveux ras et de larges favoris sans moustache, à la façon américaine. Ce qui sur-tout chez lui, et à première vue, frappait l'observateur, c'était la petitesse de sa bouche dont les lèvres étaient remplies de finesse et d'expression. L'œil brun avec des reflets fauves contenait d'habitude autant de douceur, que parfois il pouvait lancer d'indignation et de colère.

Sans être négligé dans sa tenue, c'était lui qui habillait son vêtement

et, lorsqu'on examinait l'homme, on ne se le figurait pas vêtu d'une autre sorte que de l'habit qu'il portait.

Tout était large et aisé dans ses gestes et son maintien. Sa voix résonnait sonore et parfois un peu brusque, à cause de sa fréquente habitude du commandement. Avec le teint hâlé par les vents de mer et la peau un peu tannée sous les latitudes tropicales, où il avait passé les plus belles années de sa jeunesse, il ne semblait cependant ni usé ni flétri.

Edgard de Mondory était un homme dans la plus noble acception du mot. Tout en lui dénotait la force, jointe à une parfaite bonté.

Une amie de la famille, plus qu'une amie, presque une seconde mère, Madame Desfeuilles, qui avait épousé un gentilhomme français, le baron de Varennes, et qui n'avait pas d'enfants, prit le jeune Edgard chez elle et se chargea de l'élever ; mais avant la fin de la première semaine, la pauvre dame disait déjà que le petit garçon lui donnait bien du fil à retordre.

— Tu n'es pourtant pas au bout, répondait en riant le baron de Varennes. Tu en verras bien d'autres...

En effet, chaque jour, le petit Edgard devenait plus espiègle et plus turbulent. Il jouait des tours pendables à son précepteur, faisait toutes sortes de niches à la baronne de Varennes, qu'il avait pris l'habitude de nommer simplement tante Lise, et, chose bien digne d'attention et qui promettait pour l'avenir, il ne mettait jamais le nez dans un livre.

Edgard était, à huit ans, ignorant comme un sauvage ; mais en revanche, il était de première force à tous les exercices du corps. Il grimpaît comme un singe sur les arbres du parc, se battait presque tous les jours avec les petits enfants du voisinage, et montait, en écuyer consommé, un poney que le baron de Varennes lui avait acheté.

-- Ce petit diable-là n'a peur de rien, disait le baron de Varennes. Ce sera, plus tard, un gaillard joliment trempé.

— Oui, s'il ne se casse pas le cou, répondait tante Lise.

— Lui ? jamais de la vie ? Il est comme les chats : quand il tombe, c'est toujours sur les pieds.

Le baron, un vrai gentilhomme campagnard, voulait qu'on laissât une entière liberté au petit Edgard, qui en profitait pour courir les bois en compagnie de polissons de son âge, mangeant à droite et à gauche dans les fermes, ou dans les villages voisins.

Dans la belle saison, il partait souvent le matin, de très bonne heure et ne rentrait que le soir, harassé et les vêtements en lambeaux.

— Petit malheureux ! s'écriait tante Lise, en l'apercevant, d'où viens-tu encore ?

— De par là... répondait invariablement Edgard !

— Mais, où as-tu dîné ?

— Chez Louis et chez Jean !... c'étaient ses deux intimes. On était sûr de les trouver ensemble, quand il y avait quelques mauvais coups à faire, quelques pommiers à dépouiller !

— Tu ne sortiras plus, reprenait tante Lise.

— Laisse-le donc, disait le baron ; c'est sa santé. J'ai été élevé comme ça, moi, et je m'en suis bien trouvé. Amuse-toi toujours, mon garçon. Tout ce que je te demande, c'est de ne jamais mettre les pieds chez les de Laruns. Tu entends ? je te défends aussi d'aller avec leur fils Jacques.

Edgard, comme tous les enfants, était très fort sur les *pourquoi* ; aussi voulut-il connaître le motif de la recommandation que le baron venait de lui faire.

— Parce que, répondit le baron, parceque ces gens-là m'ont traîné dans la boue.

Edgard était encore trop jeune pour bien comprendre ce qu'on entend *par traîner quelqu'un dans la boue* ; mais, malgré cela, cette expression se grava très profondément dans la mémoire de l'enfant.

La haine qui existait entre M. de Varennes et M. de Laruns datait de plusieurs années déjà. Ils s'étaient brouillés pendant une lutte électorale où tous les deux étaient candidats à la députation.

C'était en 1843.

M. de Laruns était très dévoué au gouvernement libéral, alors au pouvoir à Québec, et le baron de Varennes, conservateur des plus purs, s'était franchement déclaré pour le gouvernement d'Ottawa.

M. de Laruns, se sentant vigoureusement soutenu par le gouvernement de la province, se crut tout permis ; il ne recula devant aucun moyen pour assurer le succès de sa candidature.

Il employa même la diffamation.

Enfin pour nous servir de l'expression du baron de Varennes, il traîna son adversaire dans la boue.

M. de Laruns fut élu.

A partir de ce moment, ce fut une haine à mort entre les deux familles, une de ces haines que la politique seule engendre, quand les questions d'argent ne s'en mêlent pas.

Mais, revenons au petit Edgard.

Un mois environ après la recommandation que son oncle lui avait faite, le jeune de Mondory rencontra Jacques de Laruns sur lequel il tomba aussitôt, à bras raccourcis, en disant :

— Tiens, tiens ! voilà pour avoir *trainé le baron dans la boue* !

Le petit Jacques était bien d'âge et de taille à pouvoir riposter ; seulement, le pauvre enfant fut tellement surpris par cette brusque attaque, qu'il ne songea même pas à se défendre !

Quand Edgard sût à peu près lire et écrire, on l'envoya à Montréal, chez les Pères Jésuites, où, sans travailler beaucoup, il obtint pourtant des succès.

Là, il n'avait plus comme au château de Basseville, la bride sur le cou. Forcé comme ses camarades, de rester aux heures d'étude, en face de ses livres et ses cahiers, et ayant à choisir entre les thèmes, les versions et les... punitions, il travailla un peu.

Bien que tout cela l'ennuyât énormément, il préférait encore *s'abrutir*, comme il disait, sur le latin et le grec, que d'être privé de récréation ou de sortie.

Doué d'une intelligence remarquable, possédant une mémoire prodigieuse, il apprenait les choses les plus arides avec une facilité incroyable.

A dix-huit ans, il passa avec un très grand succès tous ses examens et il retourna au château de Basseville avec tous ses diplômes.

— Maintenant, que vas-tu faire ? lui demanda le baron de Varennes.

— Mon droit, parbleu, puisque c'est la mode, répondit Edgard.

Il était, depuis deux ans environ, à travailler les Pandectes et toutes les anciennes coutumes de Paris, quand éclata, en France, la guerre de 1870.

Edgard avait alors vingt ans. Il se souvint alors, qu'il était d'origine française, et, en voyant la tournure que prenait les événements, il n'hésita pas un seul instant ; il quitta sans regrets Montréal et il alla s'engager, pour la durée de la guerre, dans un des bataillons de la légion étrangère.

A la bataille de Sedan où il se comporta de façon à attirer l'attention de ses chefs et à mériter une citation à l'ordre du jour de l'armée, il fut fait prisonnier.

Quinze jours après, le jeune homme parvint à s'évader et à regagner Paris.

Il se battit comme un démon dans les environs de la capitale française, et à Buzenval, la dernière et l'une des plus meurtrières batailles du siège, il fut blessé grièvement. Sa belle conduite à cette affaire lui valut les félicitations chaleureuses de son général et sa nomination comme chevalier de la Légion d'honneur.

Aussitôt après le siège, il partit pour le Canada et rentra au château de Basseville.

En arrivant, il trouva tante Lise en grand deuil. M. de Varennes était mort d'une fluxion de poitrine, dans les premiers jours de janvier.

Le jeune homme resta chez tante Lise pendant plusieurs mois. Puis, il retourna à Montréal, reprit ses études de droit et passa ses derniers examens d'une façon très brillante.

Deux ans plus tard, Edgard, qui était devenu un gentleman accompli, se trouvait lancé dans le tourbillon de la vie montréalaise, et dans les quelques salons où l'on s'amusait il tenait très certainement une des premières places.

Il avait de superbes chevaux, des équipages d'une correction parfaite et quand il allait à New-York, pour assister aux grandes courses de la saison d'été, il faisait des folies telles qu'on ne le désignait plus que sous le nom significatif de *Beau Joueur Canadien* !

Plusieurs fois la tante Lise avait essayé de modérer Edgard sur cette pente qui devait inévitablement le conduire à la ruine.

— Voyons, mon pauvre Edgard, disait tante Lise, réfléchis donc un peu. Comment peux-tu, toi qui n'es pas un sot, faire autant de folies ?

— Ma chère tante Lise, répondait Edgard, il vaut mieux les faire maintenant que plus tard... De même que les plus grands pécheurs sont devenus les plus grands saints, les plus grands fous deviennent... quelquefois, les plus grands sages.

— Oui, quand ils n'ont plus rien... Mais, retiens bien ce que je vais te dire : quand tu en seras arrivé là, ce qui ne saurait tarder, avec les paris extravagants que tu fais aux courses de Paris, de Londres et de New-York, ne compte pas sur moi... Je ne te donnerais pas seulement un louis ; et même, si tu me pousses à bout, je ne te laisserai rien de mon héritage. Est-ce clair et as-tu bien compris ?

— Parfaitement, chère tante Lise.

— Eh bien, alors, adieu !... et que Dieu te protège !

Edgard ne tint aucun compte des avis et des menaces de l'excellente tante Lise.

Pour éviter de nouveaux sermons, ou tout au moins de nouvelles remontrances, il partit et cessa même toute correspondance avec elle. Il ne remit plus les pieds au château de Basseville, et, à New-York, où il habitait un superbe appartement, il continua de gaspiller sa fortune.

Ses revenus, quoiqu'ils fussent relativement considérables, devinrent bientôt insuffisants pour satisfaire tous ses goûts de dépenses.

Ce fut alors que, sur les conseils d'un banquier de ses amis, il se décida à tenter quelques opérations de Bourse à New-York.

La suite de ce récit nous apprendra s'il fut heureux dans ses opérations.

Henry Hamilton.

N. E. Hamilton.

Henry & N. E. Hamilton

— IMPORTATEURS DE —

MARCHANDISES DE HAUTES NOUVEAUTES

Coin de la rue St-Jacques et de la Place Victoria

MONTREAL.

Telephone Bell 999.

Telephone Federal 609.

Perrault & Mesnard

Architectes

11 & 17 COTE DE LA PLAGE D'ARMES

Boîte 1414 Bureau de Poste. Élévateurs. Téléphone 696.

ROY & GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

180 RUE ST-JACQUES, Edifice de la Banque d'Epargne

Élévateur 4e plancher. Chambres 3 et 4.

* ARTHUR DECARY *

PHARMACIEN

Produits Chimiques et Pharmaceutiques, Articles de Toilette et Parfumerie

AU COIN DES RUES ST-DENIS ET STE-CATHERINE

Téléphone Bell 6833. Téléphone Fédéral 1829.

Spécialités : Émulsion Décary. — Corricide Décary. — Liqueur Hémallactique de Ruolz
Eau de Raifort iodé.

MODÈS FRANÇAISES ILLUSTRÉES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Unique dans son genre et pouvant rivaliser avec les meilleures revues de modes de Paris

Abonnement, \$3.00 par an

S'adresser : J. LESSARD & C^{IE}
Boite 1110, Montreal.

LIBRAIRIE STE-HENRIETTE — G. A. & W. DUMONT

Littérature. — Piété. — Classiques. — Papeterie.

1826 Rue Ste-Catherine, Montreal.

Monongahela de Beaujeu

196 Rue Saint-Denis

Achète et échange vieux timbres, bouquins, documents historiques, etc

LE MONDE ILLUSTRE

Littérature, Sciences, Beaux-Arts, etc. - Paraissant le Samedi

Propriétaires : BERTHIAUME & SABOURIN

40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTREAL

Le Sténographe Canadien

Abonnement : Un an, \$1.00 ; Six mois, 50 cts

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA

Magnifiques Lots de Terre

— A VENDRE —

DANS LE HAUT DE LA RUE ST-DENIS

CONDITIONS TRES FACILES

S'ADRESSER A

M. LOUIS BEDARD, No. 1582 RUE NOTRE-DAME.

A. BELANGER

OUVRAGES DE FANTAISIE

MEUBLES DE PREMIERE CLASSE

SPECIALITÉ D'AMEUBLEMENTS DE SALON

**1672 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.**

G. MANN, ARCHITECTE

Chambres 213 et 214

**BATISSE DE LA NEW-YORK LIFE
MONTREAL.**

Telephone Bell 1820.

La BANQUE JACQUES CARTIER

BUREAU PRINCIPAL, MONTREAL

Capital payé, — \$500,000. Réserve, — \$140,000.

Directeurs : Alph. Desjardins, M. P., Président. A. S. Hamelin, Vice-Président.

John L. Cassidy, Lucien Huot, A. L. de Martigny.

Bureau Principal : A. de Martigny, Directeur-Gérant. D. W. Brunet, Assistant
Général. R. St. Germain, Inspecteur.

SUCCURSALE STE-CUNEGONDE, Coin des Rues Vinet et
Richelieu, (Bâtisse de l'Hôtel-de-Ville). G. N. DUCHARME, Gérant.

Heures de Bureau : De 10 heures a. m. à 3 heures p. m. et 7 heures p. m. à 8
heures p. m. tous les jours. — On reçoit des dépôts de 25 centins en montant.

LES SOIREEES LITTERAIRES, Pub. Heb. Illustrée
PRIMES NOMBREUSES ET GRATUITES

Abonnement d'un an du 1er de chaque mois : France, 7 frs ; Union Postale, 8 frs 50 ;
Autres Pays, 10 frs.

Adresser chèque, timbres ou mandat postal au DIRECTEUR, 5 CITE BERGERE, PARIS

L. E. N. PRATTE

IMPORTATEUR DE

Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure

1676 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

Magasin de Cigares d'UNION

Georges Stremenski

Marchand de Tabac et de Cigares en Gros et en Détail

Tabac canadien une spécialité

1735 RUE STE-CATHERINE

MAISON T. A. GROTHÉ

93½ RUE SAINT-LAURENT

Cette maison de BIJOUTERIES, ORFÈVRES, etc., la rivale des plus grandes maisons du pays, offre en ce moment les articles suivants : Montres, Horloges françaises, Anneaux de toutes sortes, Épingles et Pendants d'oreilles, Chaines, Médailles, Coutelleries, Articles de toilettes, et Chapelets en pierres précieuses.

N. B. -- Une visite est sollicitée à l'occasion des avantages offerts en ce moment.

LOUIS BELANGER

AVOCAT

57, Rue St-Gabriel, 57

MONTREAL.

O. M. LAVOIE, 1631 rue Notre-Dame

Peintre Décorateur de Maisons et d'Enseignes

IMITATEUR, BLANCHISSEUR, DOREUR, TAPISSIER, VITRIER, ETC.

TELEPHONE BELL 1238